

ZOHRA BITAN

UN PEUPLE, ABANDONNÉ

Une déclaration d'amour,
de colère et de vérité



**LE LIVRE QUE LES ÉLITES
VOUS DÉCONSEILLENT**



UN PEUPLE ABANDONNÉ

Une déclaration d'amour,
de colère et de vérité

ZOHRA BITAN



ISBN 9782340-120914

Dépôt légal : septembre 2026

© Ellipses Édition Marketing S.A.

8/10 rue la Quintinie 75015 Paris



Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editions-ellipses.fr

Sommaire

Prologue	5
Introduction	11
Quand je dis le peuple	15
Chapitre 1	
La collaboration des élites	21
Chapitre 2	
Les mondains	29
Chapitre 3	
Le mépris	33
Chapitre 4	
La gauche qui trahit les siens	39
Chapitre 5	
Les derniers salonnards	45
Chapitre 6	
Les filles, le voile, la République	55
Chapitre 7	
La France oubliée	61
Chapitre 8	
Le goût interdit	67
Chapitre 9	
Scier les barreaux de sa tête	77

Chapitre 10	
Le divorce entre l'excellence et le peuple	81
Chapitre 11	
Au milieu du fil	91
Chapitre 12	
L'école : le lieu où l'on déposait ses enfants sans service après-vente	99
Chapitre 13	
Nos enfants	109
Chapitre 14	
Pourquoi eux ?	119
Chapitre 15	
La punition des innocents	131
Chapitre 16	
Nous avons subi. Nous n'étions pas obligés d'en faire une patrie	143
Conclusion	151
Épilogue	157

Prologue

Itinéraire d'une enfant gâtée par des Français.

Quand j'étais petite, vers huit ans, j'étais une enfant chétive, introvertie, un peu craintive, qui observait le monde comme on observe une pièce où l'on sent bien qu'on n'a pas encore sa place. J'étais de ces enfants qui parlent peu mais qui voient beaucoup. Je vivais dans une famille très nombreuse, dans une maison exiguë, presque insalubre, où il faisait froid, où il y avait du bruit, les poux, l'inconfort, le manque d'espace, le manque de calme, le manque de tout ce qui rend une enfance légère. La pauvreté ne me pesait pas comme un concept, mais comme une sensation, comme un poids sur le corps, comme une gêne continue, comme une forme d'enfermement que je n'aurais pas su nommer mais que je portais chaque jour dans mes os.

J'étais comme un hamster dans une cage. Je ne savais pas comment sortir de là, je n'avais pas la carte, je n'avais pas la méthode, mais je savais une chose avec une force étrange, presque sauvage : je ne pouvais pas rester là-dedans.

Je rêvais de peu, en vérité. Un bon lit. Du chauffage. Un vrai bureau, un endroit à moi pour poser mes cahiers, mes buvards, mes pensées, un coin de silence, une chambre intérieure qui deviendrait un jour une chambre réelle. Tout cela me paraissait inaccessible, et pourtant il s'est passé quelque chose de très simple et de très grand : une décision

de petite fille, une illumination de pauvre, si j'ose dire. Je me suis dit : si je ne suis pas riche dans mes poches, tant pis, je serai riche dans ma tête.

Je crois que ma vie commence là.

Les mots ont été mon premier territoire, ma première revanche, mon premier luxe. J'ai aimé les mots dès l'école primaire. Je lisais avec une intensité qui n'avait rien d'un passe-temps. Je lisais pour respirer, pour sortir sans partir, dans le froid, dans le bruit, dans les recoins, dans les petits coins que je me fabriquais pour tenir debout au milieu du vacarme. Les livres, eux, étaient des fenêtres. Ils ne m'ont pas simplement distraite, ils m'ont construite.

Plus tard, à l'adolescence, les chansons à texte ont prolongé ce premier voyage. J'écoutais Barbara, Brassens, Ferré. Je les apprenais par cœur, je les recopiais, j'en remplissais des cahiers entiers. Je les transportais comme d'autres portent des talismans. Ils étaient mes voyages, mes refuges, des preuves vivantes qu'on pouvait mettre de la beauté, de la douleur, de la vérité, de la noblesse, dans une seule phrase. C'était sur le dos des mots que je voyageais, bien plus loin que la pièce où j'étais née. Ils m'apprenaient déjà qu'on peut venir de très bas sans parler bas.

Mon père disait souvent : « Zohra, c'est une avocate ». Il le disait parce que je plaçais déjà mes causes, parce que j'avais cette facilité de parole, cette manière de répondre, cette façon de défendre quelqu'un ou quelque chose avec une intensité qui dépassait mon âge. Très tôt, j'ai compris que la parole serait mon arme douce, que la gouaille pouvait devenir une tenue, que la verve pouvait devenir un escalier,

que les mots pouvaient être une façon de ne pas se laisser réduire. Je n'avais pas grand-chose, mais j'avais ça. Et cela, pour moi, valait déjà une forme de fortune.

Pendant longtemps, pourtant, je n'ai pas vécu dans le ressentiment. Je ne viens pas d'une colère automatique, ni d'un récit où la France aurait été d'emblée un mur. Bien sûr, comme tout le monde, on croise des imbéciles, des racistes, des gens médiocres, mais ce n'est pas cela qui m'a façonnée. Ce qui m'a façonnée, ce sont d'abord des mains tendues.

Avant la politique, je n'ai pas eu le sentiment que le monde me rejetait. Dans le privé, j'ai même été reconnue vite: j'ai travaillé dans une grosse entreprise du CAC 40 et, au bout de six mois, j'avais déjà une promotion. La reconnaissance, dans ce monde-là, a été rapide. Mais j'y souffrais profondément, non parce qu'on me méprisait, mais parce que je sentais que ma vie n'était pas faite pour gagner de l'argent, elle était faite pour essayer de transformer quelque chose, pour améliorer la vie des gens, pour toucher au réel.

C'est ce qui m'a menée vers la fonction publique territoriale. On m'avait proposé un poste de secrétaire d' élu, parce que j'avais un CAP et un BEP de secrétariat. J'étais performante dans un destin qui n'était pas le mien. J'ai dit non. J'ai dit à la directrice générale que cela ne m'intéressait pas, que je voulais travailler dans le social, et c'est ainsi que j'ai pu créer, presque inventer, ce qui allait devenir mon premier vrai poste: un accueil emploi pour les habitants, et pour les jeunes en particulier.

Là encore, j'ai rencontré une certaine idée de la France des collègues, des bénévoles, des responsables, des gens simples, des gens installés et presque toujours la même chose : une main tendue, mais une vraie. Pas la charité humiliante. Pas la condescendance. Le Français qui sent que vous avez envie, que vous voulez avancer et qui ne vous distribue pas des béquilles. Il vous dit, en somme : viens marcher avec moi. Et quand vous êtes suffisamment solide, il vous laisse courir seule.

C'est pour cela que j'aime ce pays. Non pas par folklore, ni par réflexe, ni par carte postale, mais parce que je l'ai vécu, parce que cette France-là existe, réelle et concrète, souvent plus grande que ceux qui parlent en son nom. J'en ai tiré une conviction profonde, forgée non dans les colloques mais dans la vie : ce sont toujours les citoyens qui sauvent d'autres citoyens. Ni un système. Ni une organisation. Ni l'État.

Si j'insiste sur cela, c'est parce que c'est de là que vient ma grille de lecture, ma fidélité au pays réel, mon allergie aux impostures, mon incapacité à confondre le peuple avec ceux qui prétendent le représenter sans jamais vraiment le regarder. J'ai mis plus de temps à comprendre que le monde ne distribue pas la légitimité de la même manière à tout le monde. Je ne l'ai pas compris enfant. Je l'ai compris plus tard, en entrant dans l'univers politique. C'est là que j'ai découvert non pas la France, mais ses contrefaçons. Non pas la main tendue, mais les codes. Non pas la dignité du lien, mais la férocité des places.

Si j'écris ce livre, ce n'est donc pas pour raconter ma vie au sens où l'on aligne des souvenirs. C'est pour dire d'où je parle. Je parle depuis une petite fille qui a compris très tôt que, faute de confort, elle aurait des mots ; depuis une adolescente qui a voyagé sur le dos de Ferrat et de Barbara ; depuis une femme qui a appris à tenir debout par la langue avant de tenir debout dans le monde. Je parle aussi depuis cette France concrète qui aide sans humilier, depuis cette dette envers ceux qui m'ont accompagnée sans m'assigner, depuis cette distinction fondamentale entre le pays réel et ses faussaires.

Tout ce que je suis aujourd'hui vient de là. De mes fidélités, de mes colères, de mon goût du combat, de mon besoin de relier, de mon refus de courber, de ma méfiance envers les petits rois, de mon attachement au peuple, de mon besoin de transmettre.

Je ne viens ni d'un salon, ni d'une école de surplomb, ni d'une chapelle idéologique.

Je viens d'une petite fille qui a juré qu'elle serait riche dans sa tête. Je viens des mots, des mains tendues, de cette France-là.

Et c'est de là que je parle.

Mais je ne parle pas que de moi. Ce que j'ai traversé, le mépris poli, la trahison, les portes qu'on referme, les places qu'on ne donne pas, des millions de Français le vivent autrement, ailleurs, plus silencieusement. Dans leurs quartiers qu'on a abandonnés, leurs campagnes qu'on a oubliées, leurs vies qu'on a cessé de regarder.

Ce livre n'est pas le mien. Il est le leur.

Introduction

Je ne suis pas spécialiste. Et alors ?

J'aime ce pays. Profondément. Charnellement. Parce que je l'ai vécu, parce qu'il m'a construite. C'est précisément pour ça que je ne peux plus me taire.

Pas parce que tout va mal, pas parce que tout est pourri, mais parce que trop de choses qui comptaient, l'école, la transmission, l'exigence, la promesse républicaine, ont été abandonnées en silence, sans que personne ne demande la permission.

Ce livre, c'est ma voix. Une voix libre, entière, sans permission qui vient de loin, et qui n'a rien à perdre.

On me reprochera sans doute de ne pas approfondir chaque sujet de société, chaque fracture, chaque effondrement, chaque endroit où ça va mal. On me reprochera de ne pas être scientifique ici, sociologue là, économiste ailleurs, urbaniste le lundi, climatologue le mardi, pédopsychiatre le mercredi et constitutionnaliste le jeudi.

Très bien.

Mais enfin, regardons les choses en face. Comme si ceux qui nous gouvernent, eux, étaient des spécialistes. Comme si les ministres qui se succèdent à la tête de portefeuilles immenses maîtrisaient vraiment la technicité des ministères qu'ils occupent. La vérité, c'est souvent pire : non seulement ils ne maîtrisent pas toujours ce qu'on leur confie,

mais, plus grave encore, ils n'ont pas la vision, ils n'ont pas l'intelligence de l'expérience, ils n'ont pas la connaissance intime de cette société. Ils n'ont pas le regard. Ils n'ont pas le poulx. Ils n'ont pas l'odeur du pays.

Ce n'est pas le but de ce livre. Je ne suis pas là pour singer l'expertise, ni pour me déguiser en commission parlementaire. Je suis là pour dire ce que beaucoup voient, ce que beaucoup sentent, ce que beaucoup vivent, et que trop peu osent encore formuler. Parce qu'il y a une chose qu'aucun diplôme ne remplace : la lucidité. Et une chose qu'aucune technicité ne garantit : la sagesse.

Un sage n'est pas forcément un savant. Un sage s'entoure de savants ; un sachant s'entoure d'ignorants. Le premier cherche la vérité, le second protège son monopole. Le sage veut servir, le sachant veut durer.

Un sachant sans sagesse peut devenir un technicien du vide, un expert en diagnostic, un professionnel de l'impuissance, un gestionnaire d'effondrement très diplômé.

Ce livre n'est donc pas un traité, pas une thèse, pas un rapport d'inspection. C'est un livre de citoyenne, de femme, de colère, d'amour pour ce pays, de lucidité, écrit depuis la maison France, et depuis ce que nous avons cessé d'y entretenir.

D'autres, sans doute, ont dit la même chose que moi, dans des livres épais, dans des colloques, dans des conférences entre sachants. Peut-être que ce que j'ai traversé, ce que j'ai vu, ce que j'ai compris à force de le vivre, tout

cela a déjà été théorisé, analysé, cartographié par des gens bien plus diplômés que moi. Je ne suis d'ailleurs pas allée vérifier. Parce que ce n'est pas le sujet.

Ce livre veut arriver jusqu'au peuple, jusqu'à celui qui se lève tôt et rentre tard, jusqu'à ceux qui n'ont pas de mots savants pour dire ce qu'ils ressentent, mais qui se reconnaîtront en lisant ces pages. Qu'on leur dise : oui, ce que tu vis est réel. Oui, tu n'es pas seul.

Et peut-être que ce livre arrivera aussi jusqu'aux sachants. Ils le liront. Ils se diront : voilà encore une colère du peuple. Et ils ne remettront pas en cause leur théorie savante. Pas question d'assassiner la rente intellectuelle sur laquelle ils vivent.

Parce que c'est toujours ainsi que ça se passe. Quand le peuple parle, ceux qui détiennent le pouvoir du savoir s'empressent de lui décapiter la colère, de la disqualifier avant qu'elle ne dérange trop.

Ils n'aiment pas qu'un meilleur boulanger s'installe près de chez eux.

Quand je dis le peuple

Quand je dis le peuple, je ne parle pas d'un slogan, pas d'un mot de plateau, pas d'une abstraction qu'on agite à la veille des élections. Je ne parle pas d'un peuple de carton qu'on convoque pour les discours et qu'on abandonne dans les décisions.

Quand je dis le peuple, je parle d'un monde.

Je parle de ceux qui vivent dans ce pays sans jamais être vraiment au centre de ce pays. De ceux qu'on regarde de loin. De ceux qu'on prétend défendre, comprendre, aimer. Et que l'on tient pourtant à distance.

Quand je dis le peuple, je parle d'abord de mes gosses. Je parle de mes gosses des cités. De leurs rêves simples, de leurs éclats de rire, de leur insolence parfois, de leurs fulgurances surtout. Je parle de ces enfants qu'on enferme très tôt dans des récits déjà écrits pour eux. De ces gamins entourés de gens qui veulent les sauver, à condition de rester derrière une frontière. Voilà le drame.

On veut les inclure sans les rejoindre, les protéger sans les approcher, les éduquer sans les aimer, les représenter sans jamais vivre avec eux. On les transforme en dossier, en objet de politique publique, en matériau militant, en support de bonne conscience.

On les « accompagne ». On les « cible ». On les « prend en charge ». Mais on ne franchit pas la frontière. Cette frontière n'est pas toujours géographique. Elle est souvent plus violente encore. C'est la frontière des codes, la frontière du langage, la frontière des écoles, la frontière des bons quartiers, la frontière des dîners où l'on parle du peuple sans jamais l'inviter, la frontière des gens qui aiment les pauvres comme on aime une cause, mais pas comme on aime un frère. Et moi, ces gosses-là, je les ai vus.

Je les ai vus de près, en vrai, pas dans des statistiques, pas dans des notes de cabinet, pas dans des colloques sur la jeunesse.

Je les ai vus dans leurs yeux, dans leurs blagues, dans leurs mensonges parfois, dans leurs pudeurs, dans leurs bravades, dans leur manière de faire les durs alors qu'ils sont encore des enfants. Dans leur manière d'entrer dans une salle comme s'ils entraient dans un piège.

Dans leur manière de se détendre, peu à peu, quand ils sentent qu'en face, quelqu'un est là pour de vrai.

Je connais leur intelligence rapide. Je connais leur radar social et leur capacité à flairer en trois secondes le faux, le condescendant, le bourgeois humanitaire, le militant de confort, le professionnel du sauvetage à distance.

Ils savent. Ils savent très vite qui vient pour eux et qui vient pour lui-même, qui vient transmettre et qui vient se donner le beau rôle, qui vient ouvrir une porte et qui vient poser une affiche sur leur vie. Et je sais, moi, ce qu'ils auraient pu devenir si ce pays avait vraiment décidé de les élever au lieu de les gérer.

Si on leur avait transmis autre chose que des injonctions creuses, des slogans identitaires, des protections sans horizon, des excuses sans exigences, des discours sans amour.

Si on leur avait transmis la langue, l'effort, la beauté, l'histoire, la France, la liberté, la possibilité d'être plus grand que son quartier, plus grand que sa blessure, plus grand que sa case.

Quand je dis le peuple, je parle aussi de mes gosses de la ruralité. Eux, on les oublie autrement. Ils ne brûlent pas des poubelles, donc ils intéressent moins ; ils ne font pas peur aux rédactions, donc ils font moins recette ; ils ne rentrent pas dans les récits à la mode, donc ils disparaissent. Et pourtant. Ce sont ces enfants pour qui le car passe le matin et le soir. Pas entre les deux. Le matin et le soir.

Ce détail dit presque tout. Il dit la distance. Il dit la dépendance. Il dit le temps figé. Il dit cette France qui n'est pas spectaculaire, mais qui, à force d'être négligée, devient silencieusement empêchée.

Je parle de ces enfants pour qui la capitale est un pays lointain. Pas seulement Paris. Tout ce qu'elle représente : les réseaux, les opportunités, les grandes écoles, les carnets d'adresses, les portes qui s'ouvrent pour ceux qui savent déjà où frapper.

Eux vivent dans la même République, mais pas dans le même rayon d'action. Ils sont officiellement libres, mais à l'intérieur d'un périmètre. Encore faut-il pouvoir circuler,

encore faut-il voir, encore faut-il rencontrer, encore faut-il qu'un pays ait décidé que même un enfant né loin des centres avait droit, lui aussi, à la grande promesse.

Et c'est là que commence mon désaccord avec tant de discours contemporains. Parce qu'on me parle souvent du peuple comme d'une catégorie. Une catégorie sociale, électorale, statistique. Une catégorie qu'on découpe, qu'on oppose à une autre, qu'on range dans des cases pour mieux lui parler ensuite comme à un public cible. Moi, je ne parle pas de ça.

Le peuple, ce n'est ni une ethnie, ni une couleur, ni une religion, ni une nostalgie, ni un vote.

Le peuple, ce n'est pas « les petits blancs ». Le peuple, ce n'est pas le folklore des oubliés.

Le peuple, ce n'est pas une mythologie de zinc et de drapeau brandi entre deux saucisses-merguez. Le peuple n'est ni pur, ni parfait, ni sacré. Il peut être fatigué, contradictoire, méfiant, cabossé. Il peut se tromper, il peut se laisser séduire par des simplismes, se laisser gagner par le ressentiment. Bien sûr, mais ce n'est pas cela qui me frappe d'abord. Ce qui me frappe, c'est qu'il habite encore le réel. Il habite le réel quand d'autres habitent le commentaire, la posture, l'abstraction.

Parce qu'il vit sans filet, ou presque, qu'il n'a pas les bonnes relations pour rattraper une chute, qu'il n'a pas toujours les bons mots pour se défendre, qu'il n'a pas les protections symboliques qui permettent aux classes dominantes de transformer leurs erreurs en singularités charmantes.

Le peuple, c'est aussi cela. Ceux qui encaissent les erreurs des puissants, ceux à qui l'on demande toujours un effort, une patience, une adaptation supplémentaire. Ceux qu'on célèbre dans les discours et qu'on oublie dans les arbitrages. Ceux qu'on infantilise, qu'on moralise, qu'on culpabilise, qu'on caricature, puis qu'on redécouvre soudain, un soir d'élection, comme s'il s'agissait d'un mystère anthropologique.

On fait semblant de ne pas comprendre pourquoi ils se taisent, puis pourquoi ils crient, puis pourquoi ils disparaissent. Et peut-être qu'au fond, le peuple français, c'est cela.

Le silence, quand il ne reste plus que la dignité. Le bruit, quand le mépris devient insupportable. La colère, quand l'injustice déborde. L'absence, quand la résignation a fini par s'installer.

Le peuple, ce sont ceux qui continuent à tenir quand plus personne ne les regarde vraiment. Ce sont ceux qui continuent à faire vivre le pays pendant qu'une partie de ceux qui parlent en son nom ne savent plus ni le voir, ni le toucher, ni le comprendre.

Ce sont ceux que la République devrait élever et que trop de gens préfèrent administrer, commenter ou instrumentaliser. Voilà, au fond, ce que je veux dire quand je parle du peuple.

Je parle de ceux qu'on dit aimer sans vouloir partager leur quotidien. Je parle de ceux qu'on prétend sauver sans jamais vouloir les rejoindre. Je parle de ceux qu'on réduit à des clientèles alors qu'ils ne demandent souvent qu'une

chose : qu'on leur rende enfin ce qu'on leur a volé. Pas l'argent seulement. Pas les services seulement. Quelque chose de plus grave.

La promesse. La promesse qu'un enfant né dans une cité ou dans un hameau oublié vaut autant, absolument autant, qu'un enfant né du bon côté des codes. La promesse que la France n'est pas un club. La promesse qu'elle est une élévation. La promesse que le peuple n'est pas un problème à contenir, mais une force à relever.

Et si j'écris ce livre, c'est peut-être pour cela. Parce qu'à force de parler du peuple comme d'un sujet, on a oublié qu'il était d'abord la matière vivante du pays.

Et qu'à force de ne plus vouloir l'élever, on a fini par l'abandonner.